

La Fontaine à la jument

Du même auteur :

Des pas sur le sable, des rives, suites poétiques, 2002, *MFB Productions*

Le voyage du saumon, Le chemin du Nord, poèmes et récit de voyage, 2004, *L'Orée*

La mémoire embaumée, roman, 2006, *L'Orée*

L'insomnie des abeilles, roman, 2008, *L'Orée*

Un vent d'étoiles, saisons poétiques, 2009, *Edilivre, collection coup de cœur*

Le Secret de la buse, roman, 2010, *L'Orée*

De Brocéliande à l'océan, randonnées poétiques, 2011, *L'Orée – Prix Charles Le Quintrec 2011*

Le Courage du lièvre, roman, 2012, *L'Orée*

Les Confidences de l'arbre, poèmes et aquarelles, 2013, *L'Orée*

La Demande en mariage, nouvelle, 2013, *Bord du Lot, Les cahiers de la collection modeste*

Vents du Nord, vents du Sud, article paru dans le numéro 1 de *Portulano*, revue du Centre géopoétique de la Méditerranée affilié à l'Institut international de géopoétique fondé par Kenneth White, Octobre 2013, *Sophiac Editions, Marignane*

L'Eden de sable, nouvelle, 3ème prix du concours *Questembert littéraire* 2013, *parue dans le recueil collectif le Grain de sable 1, Stéphane Batigne éditeur*

Egalement parus aux éditions l'Orée :

En cherchant la petite bête, poèmes, *Madeleine Mouget, 2005*

A l'orée des filières, poèmes, *Madeleine Mouget, réédition 2007*

Qui se souvient de John Woolfe ? Drame aux 24 h du Mans, *Michel Boixière et Michel Fournier, 2009*

Coloriages Fées de Bretagne, *Valérie-Anne Bertin, carnet de coloriages, 2013*

La Fontaine à la Jument

Récits et Nouvelles

Françoise BOIXIERE



L'Orée

Photographie de couverture :
La Fontaine à la Jument, 22800 Le Vieux-Bourg, Collection
privée

Graphiste :
Michel Fournier – 02 40 58 27 97

www.l-oree.org

L'Orée
Belle Issue
22170 Plerneuf

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-95255-639-2
Dépôt légal : Avril 2014

© L'Orée, 2014

Préface

« Une nuée de goélands volent au-dessus de l'océan ». Comme vous, je les ai suivis maintes fois jusqu'aux ors du soleil faisant l'amour à l'horizon. Et une fois, par hasard ou non, je les ai rencontrés près de la Fontaine à la Jument, campant sur les sillons de maïs juste nés des flancs du Pony malicieux venu en berce laine.

Ma grand-mère, septuagénaire sans jamais avoir vu le docteur, habillée de noir depuis son lointain veuvage, participait activement à la vie du foyer : elle gardait les vaches, elle tricotait les chaussettes, elle parlait aux petits. Enfant de grenier, je me délectais des émois et des stupeurs de sa propre enfance, moi debout devant elle et elle assise sur l'herbe, manipulant ses six aiguilles. Un après-midi de sa prime jeunesse, devant l'humble rideau de branchage ajouré qui servait de barrière aux animaux heureux, elle eut la peur de sa vie. Cette peur resta gravée à jamais en son être. Quelle chance pour moi, alors que j'avais 12 ans, de revoir Marianne me contant, voix et regard embrumés, sa fuite terrorisée vers âme qui vive pour enfin balbutier en se recroquevillant, prostrée : « corbeaux blancs, corbeaux blancs, corbeaux blancs partout, partout. »

La nature pose ainsi devant nous des signes et guette notre réaction. Qui a vu un merle blanc posé, timide et esseulé, sur une branche de noisetier arborant fièrement ses chatons crème ne l'oublie jamais. Qui a vu fleurir sept primevères roses exilées en pleine flore sauvage veut en savoir davantage.

Françoise Boixière nous invite, sans retenue, dans ces riches mondes où couleurs et reflets sont *splendeurs et émotions d'une fille des champs et clair-obscur des cœurs simples*.

En fille aux joues rouges, elle se fait miroir intime des petits cailloux multicolores semés en sa roche aux fées. Il y a là Merlin, Lancelot, Viviane et l'arbre d'or.

En mouette espiègle, elle survole les crêtes dentelles s'en allant dormir au pied de l'arc-en-ciel.

Cet éphémère surgi de nulle part fait la fête aux couleurs. Le fumet du fer pincé au vif vaut bien un petit rouge au comptoir, avec deux tirades. Le trèfle incarnat, paradis des abeilles en herbe, ne sait plus où donner de la tête tant on l'encense pour sa robe, sa fraîcheur, ses feuilles de soie et ses saveurs gourmandes. Il arrive même que les papillons rouges s'invitent au bal, sous un crâne.

Aux mois noirs, lorsque le jour s'évapore de fatigue et de froid, les braises s'animent, audacieuses et chaleureuses. Elles donnent du cœur à l'âtre. Au soir le plus long, les sabots des enfants sages y attendront l'orange du père Noël. Aux premières lueurs du lendemain qui chante, ils feront la fête sur leurs vieux vélos aux rayons garnis de capsules multicolores.

Tout serait si paisible, sûrement trop monotone et assurément moins exaltant s'il n'y avait Duchesse, le cheval de viande, s'il n'y avait l'œil jaune du chat-huant au-dessus de notre tête, s'il n'y avait la lampe Pigeon pour nous parler des années 60 qu'elle a scrutées du haut du manteau de la cheminée.

Elle a connu les Glorieuses de notre adolescence, volubiles et vertes années qui ont donné des ailes aux jouisseurs de tous poils et aux croqueuses minijupées à cigarette. Les moqueuses, dopées par la bande, fondent sur la timide par nature, sur la nonne mystique admiratrice d'un matou de caractère. Que peut alors le vert chaleureux du *Lys dans la vallée* ? Qu'advient-il de Yannick Cloarec, gamin de l'orée, contraint de voler du temps de travail à son père paysan pour amuser son biniou ? Que d'humanité sincère semée par l'auteure de ce livre sur le ruban

vert du sensible lorsque « la nuit colle au carreau son haleine bleue » !

Quant à Jeanne, elle n'oubliera jamais l'intense complicité du dernier regard échangé avec son Dandy félin parti dans un bain de lumière sur la route de la guède. Quant à nous, nous méditerons pour notre plaisir de lecteur ce trait d'esprit de la mouette au fantôme du proviseur et à l'évangile selon Mathieu : barrette et promotion, violette. Il est vrai qu'elle « a des allures de vieux loup de mer ».

L'inattendu surprend l'écrivaine au coin du bois, au détour du chemin, au creux de l'oreiller ou sur la plage aux romantiques. Debout à la Fontaine à la Jument, c'est toute la beauté du monde souriant aux étoiles qu'elle contemple pour nous, nous conviant au bonheur d'une visite secrète au cœur de nos propres émotions, en ce pays des merveilles que l'on ne quitte jamais complètement.

Tout au long de ce livre, la plume de Françoise Boixière se dessine en miroir intime d'une sensibilité délicate, offerte à la rosée des sens.

Michel Priziac, Mars 2014.

Michel Priziac a exercé l'ensemble de sa carrière professionnelle dans l'enseignement secondaire en tant qu'enseignant puis Chef d'Etablissement.

Il vit en Bretagne dont il se plaît à faire partager les multiples facettes par ses écrits et ses activités associatives. Pour lui, la culture régionale est avant tout ouverture et partage, l'écriture aussi.

Ses livres et tous ses écrits ont en commun l'amour d'une existence respectueuse de ce que la Nature nous prête, sans

privations et sans exagérations. Il faut y ajouter une sorte de style antistress qui invite le lecteur à construire sa vie par la recherche intérieure de son propre bonheur.

Ecrivain prolifique, il est l'auteur de nombreux ouvrages : romans, récits, portraits, patrimoine... qui rencontrent un grand succès auprès du public.

Depuis 2010, il est également le Président actif et engagé de l'Association des Ecrivains Bretons.

**« Splendeurs et misères »
d'une fille des champs**

Souvenirs d'une jeunesse à la campagne

La Fontaine à la Jument

J'étais une fillette solitaire aux longs cheveux nattés et aux grosses lunettes rondes qui battait la campagne en quête de réconfort, suivie de ses chiens et, déjà, de ses désillusions. J'avais comme points de chute quelques lieux de prédilection que j'affectionnais particulièrement et que je considérais comme mon bien propre.

Ces endroits variaient en fonction des saisons et de mon humeur. J'aimais au printemps la tendresse acidulée d'une futaie de hêtres où coulait un ruisseau peuplé de ses dernières truites sauvages. Là, je m'initiais à la fécondation des plantes et des animaux. Mes pas s'enfonçaient sans bruit dans un épais tapis de mousses et de feuilles mortes déroulé exprès pour moi dans la profondeur alchimique des automnes. Le craquement soudain d'une brindille, un froissement d'ailes, le jacassement surpris d'une pie agaçaient délicieusement le silence fertile que courtisait le vent. Je lisais, de tous mes sens en éveil, les rayons adoucis du soleil neuf, filtrés par l'entrelacs des branches, la fraîcheur humide de la forêt, l'âcre odeur des vesses de loup qui partaient en fumée sous mes pieds, le tressaillement joyeux de l'eau sur les cailloux.

La complicité du sous-bois apaisait ma soif de liberté, effaçait les contraintes sociales et me donnait envie de matérialiser les aventures de mes héros préférés. Je passais tous mes week-ends et mes vacances à aménager, dans un méandre plus large du ruisseau où était venu s'échouer mon navire virtuel, une île composée de sable, d'herbe, de fleurs et de mousses pour y devenir Robinson Crusoë et vaincre enfin les pirates lancés à mes trousses. A l'insu de mes parents, je pataugeais pendant des heures pieds nus dans l'eau glacée, accumulant rhumes, angines et bronchites qui, pour mon plus grand bonheur, me clouaient de longues journées au lit. Malgré la fièvre, je me plongeais avec ferveur dans les lectures les plus diverses afin de nourrir mon imagination affamée.

A l'approche de l'été, les variations de la lumière changeaient et le jeu perdait de sa magie. J'abandonnais alors l'île devenue sans mystère. La pluie ou le courant l'emporteraient bientôt. J'émigrerais vers un autre bois de hêtres, posé au milieu d'une prairie humide où foisonnaient à la fin du printemps les coucous, les renoncules et les reines des prés. Le même ruisseau juvénile m'y accompagnait, étirant son écume entre les fleurs.

Une vieille souche dressait sa masse hirsute entre les fûts amicaux que les rayons du soleil allumaient le soir comme un vitrail. Les granules vertes des mûres perlaient déjà sur les ronces qui abritaient encore les nids désertés par les oiseaux. Les lapins de garenne venaient s'ébattre au crépuscule dans les prés abandonnés par les vaches et criblaient le sol meuble d'innombrables terriers.

Le tas de branches pourries et de troncs déracinés pétris par les intempéries formait pour les petits animaux un refuge naturel. Je devins bientôt la gardienne de cette forteresse des courants d'air que se disputaient le lierre et les orties. Je venais de découvrir à l'époque les héros de la Table Ronde et du Roman de Renart dont j'abritais bien souvent les frasques dans mes tours de vent. Sur mon destrier imaginaire, j'arpentais les abords du château, pourfendant des ennemis redoutables mais courais me cacher dans les broussailles quand, par hasard, un paysan bien réel venait visiter ses champs. J'appréhendais particulièrement les moissonneuses et les botteleuses, monstres féroces qui, en traversant mon domaine, dévoraient mes gens et détruisaient mes défenses.

Il me fallait alors m'enfuir vers un autre repaire. Près de la maison, jaillissait une source qui alimentait l'exploitation en bonne eau. De grands noisetiers aux gros fruits tentateurs mêlés aux vieux chênes élagués chaque année ombrageaient l'ancien lavoir où poussait en avril un cresson juteux. La légende disait qu'autrefois une jument s'était noyée dans la fontaine en venant y

boire. C'est pourquoi la ferme s'appelait « la Fontaine à la Jument ». Je décidai que ce lieu mystérieux devait receler bien des trésors.

Au fond de l'eau extraordinairement limpide, luisaient, sur un lit de sable, des graviers blancs, gris et dorés, irisés parfois par un rayon. Accroupie sur une pierre plate où les feuillages mouvants dessinaient des arabesques, je contemplais pendant des heures, fascinée, les cailloux aux tons changeants. Ils semblaient si propres et délicats que je n'osais pas les toucher.

De temps en temps, je plongeais la main dans l'eau glacée, trop pure pour me rendre mon reflet. La vitrine magique se troublait aussitôt, froissée par le sacrilège et la merveille colorée disparaissait à la vue. Mais peu à peu, la fontaine, qui n'était pas rancunière, oubliait sa colère, effaçait ses rides et me rendait mon monde en miniature.

Reconnaissante, je lui jetais en offrande quelques perles arrachées à mes colliers et des billes de verre multicolores volées à mon frère qui, lavées par l'eau lustrale, devenaient précieuses à leur tour et chatoyaient de mille feux au milieu des cailloux.

Je ne tardai pas à découvrir que cet univers scintillant était habité. Un peuple de minuscules crevettes d'eau douce nageait paresseusement à tous les niveaux de la fontaine ou fouillait le sable en quête de nourriture. Je me demandais ce que des créatures aussi petites pouvaient bien manger : des éclats de silex, la poussière des rayons de soleil brisés en surface, l'ombre des grands arbres retenue par la transparence du miroir ?

Les bestioles vives et discrètes savaient se fondre dans le décor à la moindre alerte et semblaient si fragiles que je devinais leurs organes internes à travers la carapace translucide. Mais quand je parvenais à en attraper une, ce qui était rare car la fontaine détestait qu'on dérange ses locataires et, dès que ma main la frôlait, se chargeait de reflets sombres pour protéger les animaux

qui me glissaient entre les doigts, j'étais surprise par la dureté de leur armure.

La perfection de ce monde aquatique conçu pour être à la fois beau et résistant m'émerveillait et m'attristait en même temps. Contrairement à moi, ses occupants ne pouvaient être ni malheureux, ni rejetés. Ils nageaient librement et pour toujours dans une eau maternelle où ils n'auraient jamais à prouver qu'ils étaient les meilleurs et qu'ils savaient se défendre. Dans un livre de contes qu'on m'avait offert à Noël, j'avais lu l'histoire de villes englouties par l'océan, que ceux qui le méritaient pouvaient apercevoir parfois. La fontaine, elle aussi, renfermait une cité magique repliée sur ses secrets. Mais comment faire pour y pénétrer ? La jument noyée avait-elle découvert le chemin ? Souvent, les petites crevettes rapides, légères comme des fées caracolant entre les cailloux, me faisaient penser à des hippocampes, ces gracieux chevaux de mer dont j'avais vu des gravures dans un livre consacré à la vie des animaux marins. De là à penser que la jument était devenue l'une d'entre elles...

Août glissait rapidement vers septembre et la rentrée des classes. Les noisettes commençaient à dorer au soleil de la fin d'été, offrant leurs amandes au goût boisé à la fillette dubitative que j'étais et qui les croquait entre deux visites à la fontaine pour mieux réfléchir. Au-dessus du lavoir, de gros fruits insolents me narguaient du haut des branches. En voulant les cueillir, je m'approchai trop près du bord et dérapai au milieu du cresson. Je barbotai quelques secondes, qui me semblèrent très longues, avant de reprendre pied sur la berge et de m'enfuir en courant vers la maison, les yeux pleins de larmes. Le clapotis ridicule de mes sandales gorgées d'eau sur la route semblait me rire au nez. Ma mère, en m'essuyant et en me grondant pour la forme, se moqua gentiment de moi à son tour. Humiliée, je décidai de boudier la fontaine pendant quelque temps et partis attendre la fin des

vacances dans la futaie où je gravai des bêtises dans le tronc des arbres, à la pointe d'un canif volé une fois de plus à mon frère.

La routine scolaire reprit bientôt avec son cortège de brimades et d'ennui, emportant avec elle l'automne, puis l'hiver. Plongée dans mes devoirs, mes contraintes et mes lâchetés, j'oubliai la fontaine et son petit monde enchanté.

Un matin d'avril, pendant les vacances de Pâques, je fus réveillée par le gazouillis d'une hirondelle sur le bord de ma fenêtre et m'étirai d'aise en regardant un flot de soleil inonder la chambre à travers les rideaux. Une belle journée en perspective. J'avais découvert la veille un vieux tronc moussu couché par une tempête qui ferait une monture idéale pour explorer mes domaines. Je me promettais de l'essayer le matin même.

Dans la cour, je croisai mon père et mon frère accompagnés d'un voisin à qui, toujours aussi effarouchée, je dis bonjour du bout des lèvres, me hâtant de disparaître dans les champs, de peur d'avoir à répondre aux questions habituelles.

« Tu t'amuses bien en vacances ? Tu travailles bien à l'école ? Dans quelle classe tu es maintenant ?... »

Mon nouveau cheval tint ses promesses et m'emmena sans rechigner sur les traces d'Arthur et de Lancelot dans la forêt de Brocéliande. Puis, fatiguée par ma chevauchée, je m'enfonçai dans la prairie gorgée d'eau où je cueillis, pour les tresser, des tiges de joncs et de roseaux qui coupaient les doigts. En rentrant à la maison, peu avant midi, j'aperçus à nouveau mon père, mon frère et le voisin. Cette fois, ils remontaient en bavardant gaiement le chemin menant à la fontaine. De loin, ils avaient l'air satisfait du devoir accompli. Curieuse, j'attendis qu'ils aient disparu derrière un pignon pour me diriger vers la source d'où ils semblaient venir. Je me souvenais tout à coup des jolis cailloux multicolores, des petites crevettes gracieuses et vives comme des fées, de l'eau tellement pure qu'elle ne se laissait pas toucher. J'eus l'impression étrange que, pendant tous ces mois, l'univers délicat qui m'avait

tant fait rêver l'été dernier, s'était volontairement effacé de mon esprit pour me punir de mon orgueil. A présent, il se rappelait à ma mémoire avec une acuité redoublée.

Mais quand je parvins sur les lieux familiers où le temps n'avait pas de prise, la fontaine avait disparu. Abasourdie, je contemplais sans comprendre l'herbe et la boue piétinées autour de la grosse dalle de ciment encore humide qui cachait à tout jamais la cité des crevettes. Où étaient l'eau vivante, les créatures translucides, les graviers blancs et dorés ? Disparus sous ce stupide bouchon de béton.

J'appris un peu plus tard qu'un groupe électrique avait été installé là pour puiser rapidement le liquide précieux et l'amener au moyen d'un solide tuyau souterrain vers le chauffe-eau et les robinets des différents bâtiments. Ce procédé économique évitait de louer l'eau de la commune, garantissant à bas prix une eau de source d'excellente qualité, qui ne tarirait pas, même par temps de sécheresse.

Mais peu m'importaient en cet instant ces considérations pratiques qui permettaient à mes parents d'épargner un peu d'argent sur leurs maigres revenus. Sans verser une seule larme pour une fois, je tournai le dos à mon monde évanoui et rentrai à la maison, tête basse.

L'après midi même, à la surprise générale, je m'enfermai dans ma chambre malgré la douceur du printemps, sortis de mon cartable un stylo et une page blanche et me mis à écrire. Des histoires sans queue ni tête, des morceaux de poèmes, des dialogues entendus à la télé, mes opinions sur les événements indifféremment anodins ou importants qui meublèrent la vie de mon entourage, tout ce qui me passait par l'esprit. Devenue adulte, je continuai à écrire. Peut-être pour retrouver en moi la sérénité enfantine de la fontaine perdue, murée sous sa dalle de ciment...

Sommaire

Préface de Michel Priziac p 7

« Splendeurs et misères » d'une fille des champs : *Souvenirs d'une jeunesse à la campagne*

La Fontaine à la Jument p 13
Le Chemin de l'école p 19
Le Fond des champs p 43
Le Cheval de viande p 51
La Nonne p 65

Le Clair-obscur des cœurs simples : *Nouvelles*

Le Paysan joueur de biniou p 83
Le Fantôme du proviseur p 93
Bricole p 105
Le Dandy félin p 111
La Bible à la mer p 131